

Écrite en 1987 et publiée la même année par Éric Vial dans sa revue Passe Temps, « Morne Plaine » a été reprise en 2011 dans mon anthologie de science-fiction Coup de Lune (Édilivre). Sur un thème classique du genre, (et si Napoléon...) j'ai repris à contre-emploi le personnage de Fabrice, devenu proverbial, tout en réalisant une uchronie littéraire mettant à l'épreuve l'auteur d'un roman non moins célèbre.

R.I.

Raymond Iss : *Morne Plaine*

BELLE ALLIANCE

À travers le rideau de pluie, le lieutenant Maltier distingua quatre cavaliers qui s'avançaient sur le plateau. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une dizaine de mètres, il reconnut l'uniforme vert du 3^e Régiment de Chasseurs : les trois éclaireurs qui venaient de faire une reconnaissance vers l'est encadraient un autre cavalier, un civil, monté sur un cheval de labour sans doute volé à un paysan.

« Où avez-vous pêché cela ? »

— À une lieue d'ici, sur le chemin de Laser ; il n'a pas cherché à nous éviter, au contraire : il veut voir l'Empereur !

— Rien que ça, et bien, il ne manque pas de culot ! »

Le lieutenant approcha sa monture et dévisagea l'inconnu. Vêtu de noir, sans chapeau, il paraissait jeune, très jeune même. Ses cheveux sombres et bouclés, trempés par la pluie, tombaient en désordre sur son front. Il dit dans un mauvais Français : « Monsieur l'officier, je viens tout juste d'Italie pour me battre avec Napoléon, il faut que vous me laissiez le voir, j'ai des choses importantes à lui dire. »

Le lieutenant Maltier ne put s'empêcher de rire devant tant de naïveté.

« Il faudrait l'emmener à notre général, suggéra l'un des chasseurs, il a fait les campagnes d'Italie et connaît leur langue. »

La petite troupe se remit en route et entra dans le village de Plancenoit. La première division de cavalerie de Jacquinet venait de s'y installer pour la nuit : elle formait l'aile droite du 1^{er} Corps d'Armée du Maréchal Drouet d'Erlon, déployé sur le plateau face à l'armée anglo-hollandaise qui, repoussée la veille à Quatre-Bras, s'était repliée sur le Mont Saint-Jean, à la lisière de la forêt de Soigne, au sud du village de Waterloo. Le général comte d'A*** terminait son repas dans la maison d'un paysan réquisitionnée par son ordonnance en fin d'après-midi, lorsqu'on lui annonça l'arrivée de l'étranger capturé par ses éclaireurs.

Depuis trois jours que les armées impériales avaient quitté Charleroi, le pays fourmillait d'espions à la solde des Anglais, des royalistes ou des agioteurs de tout poil qui tournaient autour des troupes comme un vol de vautours.

C'est ce que devait penser le général lorsqu'il vit entrer le civil, encadré par deux soldats suivis du lieutenant.

« Approche... Alors il paraît que tu es Italien ? »

C'est à ce moment que le lieutenant Maltier remarqua l'étrange ressemblance entre le comte d'A*** et le jeune homme : même front, même regard, même visage fin et allongé. Le général, sans se lever de table, interrogea le prisonnier qui se tenait au milieu de la pièce, les vêtements dégoulinant sur la terre battue. Il lui demanda son nom et lorsqu'il répondit, le lieutenant vit pâlir le général. Il se leva et s'approcha du jeune homme, le dévisagea longuement, gravement, fit répéter. C'est après l'avoir interrogé sur son âge qu'il ordonna brusquement à ses hommes de sortir.

Quelques minutes plus tard, la sentinelle appelée pour remettre des bûches dans la cheminée, découvrit le général en grande conversation avec l'inconnu qu'il avait fait asseoir à sa table. Mais les deux hommes parlaient en Italien. Une demi-heure après, le général demanda qu'on installe le jeune homme avec lui et insista pour qu'il ne lui soit fait aucun mal. Puis il sortit, fit amener son cheval et

traversa le village en direction du presbytère où s'était établi Jacquinot.

Le général Jacquinot achevait les préparatifs du bivouac pour ses troupes. Les hommes et les chevaux devraient sans doute passer la nuit sous la pluie. Les vivres manquaient et les Anglais, les jours précédents, avaient déjà fait main basse sur les poulaillers des environs.

« Et de votre côté, comment ça se présente ? demanda-t-il au comte d'A*** qui venait de mettre pied à terre dans la cour.

— J'ai envoyé un escadron couper du bois dans la vallée de la Lasne, cela ne suffira pas pour réchauffer tout le monde... Mais je suis venu pour autre chose. Mes hommes ont arrêté un étranger, un Italien.

— Un espion ?

— Je ne crois pas, je l'ai interrogé... Il m'a donné des renseignements très précis. Enfin, il faut absolument que nous allions trouver l'Empereur. Si ce qu'il dit est vrai, et j'ai tout lieu de le croire, les plans de la bataille de demain devront être sérieusement modifiés.

— L'empereur, vous n'y pensez pas ! L'ordre de bataille est arrêté et ce ne sont pas les racontars de ce qui risque vraisemblablement d'être...

— Je suis sûr qu'il n'en est pas un !

— Allons donc, et que vous a-t-il raconté au juste ?

— Mes chasseurs l'ont intercepté à une lieue d'ici sur le chemin de Laser ; il venait de Louvain et pour arriver jusqu'à nous, il a dû traverser les lignes prussiennes à Wawre. »

Le général Jacquinot sursauta.

« Les lignes prussiennes à Wawre ! » Il rapprocha le bougeoir de la carte étalée sur la table. Wawre au nord-est n'était qu'à quatre lieues de Plancenoit !

« Mais voyons c'est impossible, Blücher a filé vers Namur après la déculottée qu'il a prise hier à Ligny. Et d'ailleurs l'Empereur a donné l'ordre à Grouchy de le poursuivre. S'il y a des troupes au nord-est, ce ne peut être que des rescapés qui tentent de rejoindre les Anglais à Bruxelles.

— Le jeune homme a trouvé des concentrations de troupes dans tous les villages traversés : à Dion le Val, Aisemont, Bierges. »

Jacquinot suivait du doigt sur la carte. Troublé par ce qu'il venait d'entendre, il leva les yeux.

« Si votre homme dit vrai, cela signifie...

— Que Grouchy n'a pas poussé assez loin ses reconnaissances et qu'en poursuivant Blücher vers Namur, il lui tourne le dos. Cela signifie aussi que si les Prussiens se sont concentrés près de Wawre, ils vont tomber sur notre aile droite demain, pendant que nous serons aux prises avec Wellington !

— Je voudrais bien vous croire général, mais cet homme, un étranger !

— C'est encore un enfant : « Je viens me battre avec Napoléon » m'a-t-il déclaré dans sa candeur. Un tel enthousiasme est une bouffée de fraîcheur à un moment où la trahison fleurit de toute part... Et puis, j'ai des raisons très personnelles pour penser qu'il ne ment pas.

— Il est vrai que l'Empereur est bien imprudent de dégarnir l'aile droite de plus de trente mille cavaliers... Bon, enfin, il faut tout de même essayer. Savez-vous où il se trouve à présent, et pensez-vous que nous pourrons l'approcher ?

— Sa Majesté est arrivée à la ferme de Belle-Alliance il y a deux heures à peine et doit s'installer pour la nuit dans celle du Caillou ; le Maréchal est parti le rejoindre.

— Et bien, général, à cheval ! »